s'épargnent pas et partagent généreusement nos veilles les jours de concours; ils nous rendent de grands services, et ne contribuent pas peu, par leur zèle, à décorer notre église et à relever la pompe de nos offices.

MANITOBA.

LETTRE DU R. P. CAMPER AU RÉVÉREND PÈRE MARTINET.

Saint-Laurent (lac Manitoba), le 12 avril 1876.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

L'année jubilaire 1875 comptera pour Saint-Laurent comme une année de bénédictions toutes spéciales. La retraite prêchée par le R. P. Supérieur de Sainte-Marie de-Winipeg a opéré un grand bien. Elle commença le 19 septembre, fête de N.-D. des Sept-Douleurs, pour se terminer le dimanche suivant, 26. Deux fois par jour, les fidèles se rassemblaient pour implorer les miséricordes divines et entendre prêcher les grandes vérités du salut. Le matin, à neuf heures, la grand'messe était suivie d'une instruction; à trois heures de l'après-midi, il y avait chant d'un cantique, récitation du chapelet, puis une seconde instruction; avertis quelques semaines d'avance, tous se firent un devoir d'assister à chacun de ces exercices. Les habitants de la Pointe-de-Chênes, eux-mêmes, demeurant à six ou sept milles de la mission, se seraient reprochés d'en manquer un seul. Deux fois par jour la nouvelle chapelle se remplissait comme les jours de dimanche et de grandes fêtes. Nous étions loin de nous attendre à un concours si nombreux. Pauvres, vivant au jour le jour de pêche ou de chasse, la plupart avaient un véritable sacrifice à faire; mais ils préféraient s'exposer au jeûne que de laisser échapper une si belle occasion

d'entendre la parole de Dieu annoncée par un vénérable Missionnaire, l'apôtre des Cris et des Pieds noirs. Dieu bénit leur bonne volonté. Le temps fut magnifique pendant toute la semaine.

Les exercices, suivis d'une retraite, étaient, pour les habitants du Lac, chose toute nouvelle. Ils y prirent goût. Quelques-uns d'entre eux connaissaient déjà le R. P. Lacombe, et la plupart avaient entendu parler de lui comme d'un Missionnaire très-versé dans la langue crise, et très-zélé pour le salut des âmes les plus abandonnées. Il n'en fallait pas davantage pour lui gagner leur affection et les rendre avides de l'entendre. Chacune de ses instructions, faites dans cette langue, qu'un grand nombre parlent et que tous comprennent, fut écoutée avec la plus religieuse attention. Tombant dans des cœurs bien préparés, cette semence de la parole divine ne pouvait manquer de produire d'heureux fruits de salut. Les bons s'animèrent d'un nouveau zèle pour le bien. Plusieurs qui, par suite de difficultés, de gêne ou d'indifférence, négligeaient leurs devoirs depuis deux à trois ans, jugèrent l'occasion favorable pour se réconcilier avec Dieu. Et quelques-uns même, qui menaient une vie scandaleuse, trouvèrent qu'il faisait bon de servir le Seigneur, et se déterminèrent à changer leur manière de vivre. A l'exception de deux ou trois rebelles, tous ceux qui étaient présents s'approchèrent du Sacrement de pénitence; et la plupart, à la fin de la retraite, reçurent leur Dieu dans leurs cœurs. Ceux qui n'eurent pas ce bonheur immédiatement, l'eurent bientôt après.

Mgr l'Archevêque avait promis de venir terminer les exercices de la retraite, et conférer en même temps à quelques personnes le sacrement de confirmation. Sa Grâce arriva le samedi au soir. Elle venait de bénir, le matin, la nouvelle église de la baie Saint-Paul. Le Père

Décorby, survenu pendant la cérémonie, l'accompagnait. Plusieurs jeunes gens à cheval, armés chacun d'un fusil, avaient chevauché au-devant de Monseigneur, à six ou sept milles de la mission. Dès qu'ils avaient aperçu leur bien-aimé Archevêque, ils l'avaient salué par de nombreuses décharges; et, après avoir reçu sa bénédiction, ils s'étaient rangés derrière sa voiture pour lui servir d'escorte. Ils arrivèrent vers cinq heures. Les confessions étaient terminées. Tout le monde, réuni à la porte de l'église, se mit à genoux pour recevoir la bénédiction de Monseigneur, à laquelle les jeunes gens répondirent par une nouvelle décharge de mousqueterie.

Le lendemain le R. P. Décorby chantait la grand'-messe. Monseigneur l'Archevêque donna une première instruction en français sur le sacrement de Confirmation, qu'il conféra ensuite à une douzaine de personnes. Dans l'après-midi, Sa Grâce fit un second sermon, en langue crise, félicitant les fidèles sur les bonnes dispositions qu'ils avaient apportées à la retraite, et les engageant fortement à la couronner par un nouveau sacrifice librement et généreusement offert au bon Dieu, celui de s'abstenir, pour la vie, de boissons enivrantes. Soixante-treize hommes, jeunes gens ou garçons, et soixante-cinq femmes ou filles répondirent à l'invitation de leur bien-aimé Pasteur. Ensuite eut lieu la plantation d'une croix à la porte de l'église, en souvenir du Jubilé, et comme témoin de la promesse qu'ils venaient de faire à Dieu. Enfin la cérémonie se termina par le chant du *Te Deum* et la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Ainsi finirent ces jours de salut. Après avoir présenté ses respectueux hommages au grand chef de la prière, et lui avoir demandé une dernière bénédiction, chacun songea à regagner ses pénates, conservant dans son cœur les bonnes paroles qu'il avait entendues. Le 27, au matin,

Monseigneur, ainsi que les RR. PP. Lacombe et Décorby disaient adieu aux Missionnaires du lac Manitoba et reprenaient la route de Saint-Boniface. Les uns et les autres étaient remplis de joie et bénissaient le Seigneur des grâces qu'il avait bien voulu répandre sur la mission de Saint-Laurent.

L'impression produite sur les cœurs par les instructions du R. P. Supérieur de Sainte-Marie avait été profonde. Longtemps après, nos chrétiens parlaient encore avec complaisance de ces jours de véritable joie et de bonheur inaccoutumé. Ils commençaient à comprendre que le joug du Seigneur est doux. Qui avait amené cet heureux résultat? *Hæc mutatio dexteræ excelsi*, bien cher Père. Il y avait environ deux ans que, poussé par le souffle de l'Esprit divin et aussi, sans doute, par l'inspiration de mon bon Ange, j'avais imploré, en faveur de ma pauvre mission, les prières d'un grand nombre de personnes dévotes au Sacré Cœur de Jésus et à Marie Immaculée. Nous avions placé dans notre chapelle une belle image du Sacré Cœur, que le R. P. Tissot nous avait apportée de France. Nous avions parlé à nos gens de cette admirable dévotion. Nous leur avions dit les prodiges qu'elle opère ailleurs, et nous leur avions promis qu'elle en opérerait aussi parmi eux. Enfin, à la fête de Noël, nous avions consacré à cet aimable Cœur la mission tout entière. La protection divine se fit sentir immédiatement. Des difficultés, survenues bientôt après, disparurent comme par enchantement et tournèrent même à bien. Encouragé, je multipliai les recommandations, en réclamant les prières des âmes pieuses; et déjà le bien se faisait, quoique encore insensiblement, lorsque la retraite du Jubilé, en apportant à tous et à chacun des grâces particulières, est venue triompher des derniers obstacles et gagner définitivement à Dieu des cœurs déjà ébranlés. Depuis ce temps,

la parole de Dieu ne retentit plus seulement aux oreilles comme un airain sonnant, elle va au cœur, et un bon nombre s'appliquent aussitôt à la mettre en pratique. Quelques personnes surtout se font remarquer par leur bonne volonté. Les confessions et, par là même, les communions sont devenues beaucoup plus fréquentes. Plusieurs se confessent tous les mois, quelques-uns plus souvent, et les moins fervents tiennent à s'approcher des Sacrements au moins aux principales fêtes de l'année. A la Toussaint et à Noël la plupart se sont nourris du pain des forts. De plus, le jour de Noël, à la messe du jour, quatorze enfants ont eu le bonheur de faire leur première communion. Le Missionnaire a pu se réjouir d'autant plus, en voyant les excellentes dispositions apportées par ces enfants, que depuis longtemps il avait essayé en vain de les préparer à cette importante action. Autrefois, les jours de semaine, personne ne venait à la sainte messe. Avant le Jubilé, on n'y voyait encore que quelques rares personnes, toujours les mêmes. Depuis la retraite, un bon nombre y assistent tous les matins ; et, chaque jour, N.-S. Jésus-Christ reçoit plusieurs visites au Très-Saint Sacrement de l'Autel. Enfin, pendant la retraite, le Révérend Père prédicateur érigea dans notre chapelle les stations du chemin de la Croix. Il fit une instruction sur cette touchante dévotion et expliqua la manière de la pratiquer dignement. Ce fut immédiatement, à l'envi, à qui s'en acquitterait avec plus de ferveur. Elle est devenue la dévotion favorite. A partir de cette époque, il ne se passe guère de jour que quelqu'un ne parcoure la voie douloureuse ; et chaque dimanche, plusieurs fidèles se plaisent à y suivre les traces de Jésus. Daigne le Seigneur leur conserver longtemps ces bonnes dispositions !

Lorsque j'arrivai au lac Manitoba, en octobre 1866, il

y avait à la mission treize familles catholiques, et dix à la Pointe-de-Chênes. La chapelle était une pauvre construction de 30 pieds sur 20, qui menaçait déjà ruine. Rien ne la distinguait des autres maisons du village si ce n'est une petite croix placée au-dessus du faîte. Le Missionnaire avait pour demeure une allonge d'environ 20 pieds carrés. Ce seul et unique appartement lui servait en même temps de salle à manger et de chambre à coucher, de salle d'étude et de chambre de réception, etc., etc. La simplicité recommandée par nos saintes règles, y était strictement gardée. Point de luxe et point de superflu. Une table, un lit, quelques images, deux ou trois chaises, une ou deux cassettes en étaient tout le mobilier. Toutefois cette humble chaumière avait un grand avantage que n'ont pas toutes les grandes et belles maisons de Paris, c'est que nous n'avions qu'une porte à ouvrir pour rendre visite à Jésus au Très-Saint Sacrement. Nous habitions sous ce même toit, lorsque l'arrivée du bon frère Mulvihill, en décembre 1867, fit monter à trois le personnel de notre communauté : un Béarnais, un Breton et un Irlandais, trois bons apôtres! Venus pour évangéliser les pauvres, ils vivaient eux-mêmes pauvrement, comptant plus sur la Providence que sur la générosité des Manitobiens. Dieu merci! elle ne les abandonna jamais et, si la table n'était pas toujours des mieux servies, l'union fraternelle qui régnait entre eux en assaisonnait tous les mets et les leur rendait délicieux.

La première période d'une mission est la plus rude. Le R. P. Simonet en supporta généreusement toutes les rigueurs. Appelé ailleurs par ses supérieurs, il nous faisait ses adieux au mois de janvier 1870. Ce cher Père était très-aimé des habitants du Lac. La manière dont ils parlent encore de lui témoigne de la plus profonde estime et du plus sincère attachement. Nous aussi, nous

le vîmes partir à regret. Il avait été pour nous un Père tendre et bon et le Frère le plus affectionné.

L'Irlandais et le Breton étaient restés seuls. Le Révérend M. PROULX leur fut donné pour compagnon au mois de septembre. Ce prêtre zélé et plein de talents nous fut d'un grand secours dans ce temps de troubles et d'incertitudes Il se soumit avec joie à toutes les incommodités de notre pauvreté et prit part volontiers à nos travaux manuels. Son séjour à Saint-Laurent fut d'environ un an et demi. Il nous quittait à la fin de mars 1872. Au mois de juillet, le R. P. Mc' CARTHY vint passer les vacances au milieu de nous et prendre un peu de repos. L'air frais de notre grand lac allait à sa santé. Il nous fut bientôt donné pour faire définitivement partie de notre petite communauté.

Depuis, il n'y a point eu de changement dans le personnel de la maison, mais la mission a pris un tout autre aspect. Plusieurs nouvelles maisons ont été bâties. Nous comptons aujourd'hui trente-deux familles catholiques établies le long du bois sur une étendue de plus de 3 milles, et à une distance d'environ 1 mille du lac. A la Pointe-de-Chênes, le nombre des familles est resté à peu près le même. Nous faisons tous nos efforts pour rapprocher celles-ci, et nous espérons qu'avant longtemps elles seront toutes fixées à la mission. Déjà, avant mon arrivée dans le pays, le R. P. SIMONET parlait de construire une nouvelle église et en cherchait les moyens. Nous dûmes attendre encore plusieurs années avant de pouvoir en poser les fondements. Enfin nous en bénîmes la première pierre le 10 août 1873, fête de Saint-Laurent, patron de la paroisse. Nous avons aujourd'hui une belle église de 60 pieds. Chacun des paroissiens y a apporté le travail de ses mains. Mais, ce n'est que grâce à la générosité de Mgr l'Archevêque, de l'honorable James Mc' Ray, et à

quelques souscriptions faites tant parmi les protestants que parmi les catholiques, que nous avons pu ouvrir ce nouveau temple au culte public et en faire la bénédiction le 20 juin de l'année dernière. Les fidèles s'étaient cotisés pour faire chanter ce jour-là une grand' messe en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, tenant à lui consacrer leur nouvelle chapelle et à la mettre sous sa divine protection. Ils ont acheté un petit harmonium qui, chaque dimanche et chaque jour de fête, soutient le chant des enfants, habilement formés par le R. P. Mc' Carthy. Bientôt le modeste clocher sera enrichi d'une magnifique cloche, promise par notre représentant au Parlement local. L'église à peu près terminée, nous avons entrepris une nouvelle bâtisse de 30 pieds, qui servira de maison d'école. Les travaux en sont déjà assez avancés et nous espérons qu'elle sera prête à recevoir les enfants au mois de septembre prochain. Quant à notre résidence actuelle, un peu dans le genre de la première, elle est loin d'être un palais. Nous y sommes à l'étroit, mais déjà les principales pièces de charpente du futur monastère sont rendues sur le terrain, et, Dieu aidant, avant longtemps nous aurons une bonne et grande maison, où, si nous ne goûtons pas toutes les douceurs, nous aurons au moins le suffisant.

J'ai parlé de l'école. Nous avons, en effet, bien cher Père, une école régulière, où une cinquantaine d'enfants viennent apprendre à lire, écrire et calculer. Le français et l'anglais y sont enseignés. La charge en est confiée au F. Mulvihill, qui, malgré ses autres occupations, s'en acquitte avec zèle et réussit à merveille. Les enfants sont généralement très-intelligents et font des progrès rapides. Toutefois un grand obstacle reste à vaincre ; c'est que, la plupart des parents ne parlant que le cris ou le sauteux, leurs enfants ne comprennent que fort peu le

français. Pour les y accoutumer, nous avons pris pour règle, depuis deux à trois ans, de ne leur prêcher qu'en cette langue, sauf cependant à leur faire, tous les dimanches soir, une petite instruction, en forme de catéchisme, dans la langue la plus généralement parlée, c'est-à-dire en sauteux. Depuis le mois de février, le R. P. Mc' Carthy se dévoue aussi à l'enseignement à la Pointe-de-Chênes. Cette nouvelle école ne saurait durer longtemps. Mais, en faisant mieux apprécier aux parents tous les avantages d'une bonne éducation, elle les disposera à faire quelques sacrifices pour se rapprocher de la mission, où ils pourront si facilement procurer ce bienfait à leurs enfants.

La population étant peu nombreuse, l'exercice du ministère à Saint-Laurent n'entraîne point de grandes fatigues et ne saurait occuper deux Pères. Mais ici, le Missionnaire, pour vivre, doit gagner son pain à la sueur de son front. Les travaux manuels absorbent donc une grande partie de notre temps; sans compter les voyages que nous faisons ici et là. En effet, la paroisse de Saint-Laurent n'est pas la seule confiée à nos soins. Nous avons encore à visiter les différents postes échelonnés autour des lacs Manitoba, Winipegons et du Cygne. Pour compléter ce rapport, je dois aussi vous dire un mot de la partie dispersée de notre troupeau. Comme de coutume, j'ai fait cet hiver un voyage dans ces parages. Suivez-moi, révérend et bien cher Père. Je vous parlerai le long du chemin des pauvres chrétiens que nous y rencontrerons.

Un sauvage catholique de la baie des Canards est venu me chercher avec sa traîne à chiens. Il sera mon guide et mon seul compagnon. Le 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, je quitte mes frères et vais camper à la Pointe-de-Chênes. Le lendemain nous passons par la rivière du Cygne et arrivons le soir à la Pointe-aux-

Lièvres. Ici j'entends deux confessions d'enfants. Les catholiques de ces deux endroits vont généralement à Saint-Laurent pour les principales fêtes de l'année. Ils ne sont point nombreux. Je ne compte qu'une seule famille à la rivière du Cygne, et deux à la Pointe-aux-Lièvres, plus une femme, récemment mariée par le ministre à un protestant.

Le 27, nous dînons à la Grande-Pointe. Ici hiverne, dans la maison de son beau-frère et cousin, un métis anglais, converti autrefois du protestantisme à la religion catholique, et baptisé par le R. P. LESTANC. Il s'est livré depuis un an au vice de l'ivrognerie et néglige entièrement ses devoirs. Toutefois, il se dit encore catholique. Il s'est marié l'été dernier à une protestante en présence du P. Mc' CARTHY. Je n'ai pu le voir ; il était absent. La mère de son épouse était catholique dans le temps passé. Mariée à un protestant, elle a fait naufrage dans la foi. Elle demeure dans ces mêmes parages, mais je ne l'ai point vue non plus. Notre dîner pris, d'une course nous nous rendons chez le vieux chef sauteux *Jonjons*. Ce vieux chef ne prie pas, mais il a deux de ses enfants catholiques : une fille mariée à un métis sauteux de la mission de Saint-Laurent ; et un fils, son voisin, qui a pour femme une sauvagesse catholique de la rivière Blanche. Mal informé, je n'ai point vu cette famille. Après quelques instants de repos, nous reprenons notre marche et allons à 5 ou 6 milles plus loin demander logement pour la nuit à une famille sauvage de la rivière du Chien. La maison est spacieuse, bien tenue, bien propre. Nous y passons la nuit confortablement. Mais le matin il fait un temps affreux. Nous avons toutes les peines du monde à nous défendre contre le vent du nord, qui finit par nous marquer à la figure. Arrivés au détroit, nous courons nous réfugier sous la hutte d'un sauvage,

misérable réduit de 12 pieds carrés à peine, à moitié enseveli dans la terre et n'ayant pour porte que quelques débris de vieilles couvertures. Nous nous résignons à y passer le reste de la journée et à y attendre le lendemain 29 janvier. Dans cette pauvre chaumière, nous dormons si bien, que le soleil nous surprend entre les bras de Morphée. Lorsque nous partons, les hommes du télégraphe sont déjà à l'ouvrage pour percer la glace et planter leurs poteaux. Nous camperons ce soir à la belle étoile. Cela nous inquiète fort peu. Mais une autre chose nous chagrine. C'est demain dimanche. Nous n'aurons pas la Sainte Messe. Le mauvais temps, en retardant notre marche, nous a privés de ce bonheur. Dieu l'a voulu ainsi. Résignons-nous et dormons en paix. Nous dormons, en effet. Mais, pendant la nuit, la tempête s'est déchaînée; et le matin, à notre réveil, la poudrerie dérobe à nos regards toute l'étendue du lac. Le Seigneur veut au moins nous obliger au repos et nous donner le temps de chanter ses louanges avec le Psalmiste : *Benedicite, gelu et frigus, Domino... Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum : quæ faciunt verbum ejus, laudate Dominum.* Vers midi, le temps se calme. Nous partons ; car nous sommes loin des maisons et nous n'avons plus de poissons pour nos chiens. A quelques milles de la grande pointe de Sable, nous apercevons des épinettes plantées çà et là. C'est de ce côté que nous allons chercher un abri pour la nuit. En un instant la neige est écartée et un beau tapis vert couvre toute la largeur du campement. Mais, hélas ! mon compagnon peut à peine trouver assez de bois sec pour faire deux attisées ; et, pour comble de malheur, la nuit est excessivement froide. Nous avons beau nous recoquiller sous notre robe de buffalo, le froid nous gagne et nous empêche de dormir. Aussi de grand matin nous sommes debout, et le jour vient à peine de

paraître que déjà nous trottons sur le lac. L'espoir de trouver du poisson pour nos infatigables coursiers soutient nos forces et notre course jusqu'au soir. Lorsque nous frappons à la porte du fort de la Compagnie (petit portage la Prairie), le soleil paraît encore. Nous avons parcouru 35 milles dans notre journée. Le commis est absent. Sa dame nous accueille avec politesse et nous offre l'hospitalité, que nous acceptons volontiers. Mais ici encore, point de poissons pour nos chiens. Avant de nous coucher, nous leur jetons, quoique à regret, quelques bouchées de pémikan qu'ils dévorent du meilleur appétit. Plus nous approchons, plus il nous tarde d'arriver au terme de notre voyage. Le 1er février, de grand matin, nous sommes à la pointe à la Saline. Nous y rencontrons le commis du poste que nous venons de quitter. Quand nous avons fait manger nos chiens et qu'ils se sont un peu reposés, nous leur jetons le cri : « Marche ! » et nous voilà partis. Nous nous dirigeons vers l'entrée de la rivière Poule d'eau. Bientôt nous apercevons la maison de Saint-Matth Paul, métis de la Rivière-Rouge, qui depuis trois ou quatre ans s'est fixé dans ces parages avec sa bande d'enfants. A quelque distance de lui est venu camper, l'automne dernier, un sauvage de la baie des Canards. Je consacre à ces deux familles toute la journée du lendemain 2 février, fête de la Purification. Je baptise un enfant ; petits et grands se confessent et les pères et mères reçoivent le pain eucharistique. — Le 3 février nous descendons de 12 milles la rivière. En deux heures nos rapides coursiers nous font arriver à l'Equerre. Bien vite tous les catholiques se rassemblent. Je chante un cantique, fais la prière et leur donne une petite instruction, après laquelle tous, à l'exception d'un seul, s'approchent du saint tribunal de la Pénitence. Je baptise deux enfants, et le lendemain sept personnes ont le

bonheur de communier. A part des familles de traiteurs, il y a ici cet hiver cinq familles catholiques. Pauvres sauvages ! Il y en a parmi eux qui aujourd'hui prient et demain ne prient plus. Mais si leurs enfants tombent dangereusement malades et que leurs médecins soient impuissants pour les guérir, alors leur foi se réveille et ils promettront de faire chanter des grand'messes. — Le 4 février, nous retournons sur nos pas, nous dînons chez Saint-Matth et allons camper à la pointe à la Saline. Le vieux Loyer, sa femme, ainsi que mon compagnon de voyage, se confessent et communient tous les trois le lendemain. Ce même jour, 5 février, nous arrivons avant midi à la Saline. Deux familles métisses y sont établies. Comme de coutume, elles jeûnent, et elles périraient de faim si les lièvres n'étaient en abondance (1). Je passe avec elles le dimanche, leur donne quelques petites instructions, confesse petits et grands et donne la sainte communion aux pères et mères. La veille, mon compagnon de voyage a pris les devants. — Le 7 février, au lieu de coursiers gras et bien attelés, mon nouveau guide n'a que des carcasses de chiens avec une traîne et des harnais d'aussi chétive apparence. Mais, taisons-nous ; nous voyageons en pays sauvage, personne ne rira de nous. Tout ce que je demande, c'est que ces squelettes vivants traînent ma cassette jusqu'à la rivière aux Epinettes. Dieu aidant, nous y arrivons avant le coucher du soleil. C'est ici que s'est fixé, depuis deux ans, J.-Baptiste Napakisit (le Pied plat), qui est allé me chercher au bout du lac. Les sentiments admirables de foi et de dévoue-

(1) Le lecteur comprendra difficilement comment on est condamné à jeûner et à peine préservé de mourir de faim, avec des lièvres en abondance ; c'est qu'il juge des lièvres de ces pays d'après ce qu'il sait de nos lièvres d'Europe. Le lièvre d'Amérique, au contraire, est un pitoyable gibier et un détestable manger.

ment de ce petit sauvage feraient rougir bien des chrétiens des pays civilisés. Sa famille, ainsi que celle de son frère William et celle de sa sœur Julie, sont, pour le moment, les seules résidantes aux Epinettes. Je reste avec elles toute la journée du 8. Parents et enfants se confessent et trois ont le bonheur de recevoir la sainte communion. — Le 9, je me rends avec mon Baptiste à la baie des Canards. Les habitants de cette place et quelques autres ont voulu le choisir pour leur chef. Il a enfin consenti, dans l'espoir, si le gouvernement accepte sa nomination, de voir se réaliser le plus ardent de ses désirs : entendre plus souvent parler de Jésus-Christ et de sa doctrine, et procurer à ses enfants et à ceux des autres le bienfait d'une éducation chrétienne. Il est porteur d'une lettre du commissaire des Indiens, auquel les sauvages avaient écrit pour lui faire connaître le résultat de leur assemblée. M. Provencher ne leur donne pas une réponse définitive. « Il faut, leur dit-il, qu'il en écrive au surintendant des affaires indiennes à Ottawa, et qu'il attende sa décision. » Tous les hommes convoqués viennent apprendre ce que dit le *chonia-okima*. J.-Baptiste Napakisit rend compte de sa mission. Après quoi, je fais deux baptêmes, j'entends quatre confessions et le lendemain je donne quatre communions. — Le vendredi 11, je chausse mes raquettes et pars pour le lac du Cygne. La nuit nous surprend en chemin. Nous campons à la belle étoile, par un beau temps calme, sous un ciel pur, sans nuage et parsemé de mille astres brillants ; mais aussi par un froid des plus intenses. Nous dormons très-peu. — Le 12, vers midi, nous saluons le vieux Canadien Genaille et sa vieille Charlotte. Tous les hivers, le jeûne est ici la règle générale. Cette année ne fait pas exception. Toutefois, plein de confiance dans le Dieu qui prend soin des petits oiseaux, je séjourne là plus longtemps qu'ailleurs.

Les travaux de mon ministère pendant ces quatre jours sont : quatre baptêmes d'enfants, un baptême d'adulte, deux mariages, une première communion et sept autres communions. Les familles catholiques résidant actuellement au lac du Cygne sont au nombre de sept. Trois familles sont allées se fixer plus loin, savoir le fameux Kijikous (Petit Ciel) et sa parenté. Il y a, de plus, au lac du Cygne, quelques familles protestantes, les Brass, dont la mère était catholique autrefois. Plusieurs d'entre eux sont venus aux instructions le dimanche et en semaine. Quant aux quatre ou cinq familles sauvages protestantes ou infidèles, établies autrefois le long de la rivière du Cygne, elles ont suivi leur chef et parent Kijikous. — Le 16, je reprends le chemin de la baie des Canards, où, après avoir marché toute la journée à la raquette, j'arrive à la tombée de la nuit. Je tenais à me rendre ; car, demain 17, est un jour mémorable pour la Congrégation ; et, puisque je n'ai pas le bonheur de célébrer cette fête en famille, et de goûter, au milieu de mes frères, toutes les douceurs du *Quam bonum et quam jucundum*, je veux au moins, en renouvelant mes vœux, m'unir à eux de cœur, et offrir à leur intention le saint sacrifice de la Messe. Pendant les deux jours que je stationne à la baie des Canards, j'entends encore quelques confessions, donne une communion et réhabilite un mariage déjà fait par le ministre, deux ou trois semaines seulement avant mon arrivée. Je dois signaler, parmi les bons résultats de ma visite, la cessation d'un concubinage dont le scandale affligeait le pays depuis plusieurs années.

Enfin, mon révérend et bien cher Père, j'ai visité tous les pauvres catholiques de ces parages, je dois songer au retour.

Baptiste Napakisit m'accompagne encore jusqu'au poste Manitoba. Nous ne suivons pas tout à fait le

même chemin. J'ai encore deux places à visiter, en passant. — Le 23 février, après avoir marché toute la journée par une poudrerie effrayante, nous venons camper chez Joseph Beauchamp. Ce malheureux, autrefois citoyen de la baie des Canards, est venu se fixer au milieu des sauvages, à environ 12 milles du fort de la Compagnie. Ces sauvages, il est vrai, sont, pour la plupart, catholiques, mais catholiques de nom et seulement par le baptême. Ils ne connaissent ni prière, ni rien en fait de religion, et ils ont bien des défauts. Toutefois, ils ne feront jamais baptiser leurs enfants par le ministre, bien qu'ils en aient plus d'une fois l'occasion. Quelques-uns sont venus à confesse, et j'ai baptisé deux enfants. — Le 24, à midi, nous arrivions chez Alexandre Campbell (à Notre-Dame du Lac). Campbell est un vieux métis écossais. Après avoir fait le catéchisme pendant quelques jours, je quittai, le 29, le poste Manitoba; j'étais de retour à Saint-Laurent le 1er mars au soir, et je retrouvais mes Frères en bonne santé. Généralement, dans toutes les stations que j'ai faites, j'ai trouvé chez nos gens des dispositions meilleures que de coutume, mais l'éparpillement de nos brebis le long des lacs et des rivières sur une grande étendue de terrain rend très-difficile l'évangélisation de ce pays; le voisinage des protestants et des païens et la rareté inévitable des visites du Missionnaire constituent pour nos pauvres chrétiens un véritable danger. Si tous ces petits groupes se réunissaient en un seul endroit, le prêtre, ayant moins de distance à parcourir, pourrait séjourner plus longtemps et instruire davantage.

Pour compléter ce rapport, je dois vous dire un mot de la rivière Blanche. Elle est située à l'ouest du lac Manitoba, vis-à-vis de la mission de Saint-Laurent, qui est à l'est, Le Missionnaire s'y rend deux fois par an. Si les

sauvages avaient voulu l'écouter en prenant place sur les bords de cette rivière, il y aurait là aujourd'hui une mission aussi prospère que celle de Saint-Laurent.

Je compte plus d'une vingtaine de familles catholiques qui apparaissent de temps en temps dans ces parages. Mais la vie nomade a toujours eu pour eux trop d'attraits ; et ils ont préféré s'exposer au jeûne et à toutes sortes de privations, et jouir de la liberté de camper où bon leur semble. Il n'y a donc d'établies à la rivière Blanche que trois familles catholiques, et, avant longtemps, elles seront contraintes d'aller se fixer ailleurs, les protestants étant déjà à peu près maîtres de la place. Quant aux autres familles, elles continuent à errer çà et là dans la forêt et le long des lacs. Plusieurs restent des années entières sans voir le Prêtre. Toutefois la plupart commencent à comprendre que le Missionnaire avait raison. Elles ont pris l'argent du Traité et elles font des efforts pour se réunir sur leur réserve le long du lac, à 15 ou 20 milles de la rivière Blanche.

C'est encore à la rivière Blanche que nous nous rendons pour voir ces sauvages catholiques. Il y a quelques années, une petite chapelle y avait été bâtie. Elle ne fut jamais achevée. Il y a deux ans, le feu ayant couru dans la prairie, la chapelle devint la proie des flammes, un mois ou deux avant l'époque qu'ils avaient déterminée pour travailler à y mettre la dernière main. Au commencement de janvier dernier, avant de partir pour la baie des Canards, j'y ai fait une courte apparition ; je me suis même rendu, pour la première fois, jusqu'à leur nouvelle réserve. Il avait été convenu que j'arriverais le 20 mars au lieu ordinaire du rendez-vous, à la rivière Blanche. Ils m'avaient promis de s'y trouver tous réunis pour cette époque, la plus favorable, disaient-ils, le poisson abondant dans la rivière. J'ai été fidèle à ma parole. Mais

malheureusement les pauvres sauvages s'étaient trompés dans leur calcul. Le dégel venant plus tard cette année, le poisson n'était point encore rentré dans la rivière. Ils jeûnaient et étaient dispersés chacun de son côté. Après quatre à cinq jours, j'ai été contraint de revenir. La partie a été remise au mois de juin ou de juillet. Ils ont bien besoin de la visite du Prêtre ! Un bon nombre de grands enfants et même plusieurs personnes âgées n'ont point encore fait leur première communion. Daigne enfin le Seigneur avoir pitié d'eux et les combler de ses bénédictions les plus abondantes !

Agréez, mon révérend et bien cher Père, tous les sentiments bien affectionnés et respectueux de votre indigne et dévoué Frère,

J. Camper, o. m. i.

SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU R. P. AUBERT.

N.-D. des Victoires, au lac Labiche, le 27 février 1877.

Mon révérend et bien cher Père Aubert,

L'année dernière, à pareille époque, j'envoyais directement à notre bien-aimé Père général un long rapport sur la mission du lac Labiche depuis sa fondation jusqu'au 1er janvier 1876. Puisque vous êtes chargé d'une manière plus spéciale, mon révérend Père, de tout ce qui a trait aux missions du Nord-Ouest, missions auxquelles vous avez vous-même si bien travaillé et dont vous vous préoccupez encore avec une affection toute paternelle, c'est à vous que j'adresse aujourd'hui ces quelques lignes. Puissent-elles vous intéresser un peu.

Le 2 janvier 1875, après sept jours de voyage en trai-